

campus • ÉTUDES SUP

« Traduire, ce n'est pas simplement convertir des mots d'une langue à une autre » : l'IA redéfinit la formation et le métier de traducteur

Besoin de nouvelles compétences, pression sur les prix, essor de la « postédition » : la percée de l'intelligence artificielle transforme le secteur de la traduction, et les cursus doivent s'adapter.

Par Séverin Graveleau

Publié le 10 avril 2026 à 07h00 • Lecture 5 min.

Article réservé aux abonnés



DAVIDE COMAI

« Tu veux devenir traductrice ? Mais l'IA peut tout faire maintenant, non ? » Clarisse Beretta ne compte plus le nombre de fois où elle a entendu ce type de remarque depuis son entrée à l'Institut européen des métiers de la traduction (IEMT, université de Strasbourg). La jeune femme de 23 ans en est sortie en septembre 2025, diplômée d'un master de traduction technique. Et avec, pour l'instant, « entre 400 et 600 euros par mois de chiffre d'affaires » en tant que traductrice free-lance spécialisée dans les domaines de l'informatique, du jeu vidéo et des mangas, difficile pour elle de répondre que son entrée sur le marché du travail est un long fleuve tranquille. « Je suis jeune, et le secteur est en pleine mutation... c'est normal qu'il faille quelques mois avant d'avoir des revenus suffisants pour en vivre », commente-t-elle, dans un mélange d'interrogations et d'optimisme face à l'avenir.

Clarisse s'est habituée à voir apparaître la traduction parmi les métiers les plus menacés par l'intelligence artificielle (IA) dans les enquêtes prospectives. Près de quatre ans après l'arrivée de ChatGPT, la profession continue à douter, comme le montre la mouture 2026 de l'enquête ELIS (European Language Industry Survey) sur les tendances du marché de la traduction. Seulement 41 % des traducteurs indépendants (qui représentent les deux tiers de la profession) estiment avoir un avenir financier « durable » dans le secteur, contre 64 % en 2023. Une perte de confiance qui frappe en premier lieu les traducteurs ayant entre deux et cinq ans d'expérience. Le rapport confirme en outre la baisse d'activité de nombreux professionnels et agences de traduction, ainsi que le déclin des tarifs.

Parmi les principaux coupables de cette morosité figure l'IA, qui incite parfois les clients habituels des traducteurs (entreprises, institutions, ONG, etc.) à se passer de leurs services. Et, quand ce n'est pas le cas, les traducteurs voient la « postédition » prendre une place grandissante dans leur activité. *« Plutôt que de traduire un texte en partant de zéro, on fait de plus en plus appel aux traducteurs pour corriger et améliorer une traduction déjà réalisée par un logiciel »*, précise Clarisse, dont le chiffre d'affaires vient pour moitié de la postédition.

Si la traduction assistée par ordinateur existe depuis plus de quinze ans, l'émergence de la « traduction automatique neuronale » (comme celle assurée par le logiciel DeepL), vers 2017, puis des IA génératives quelques années plus tard, a créé une onde de choc dans la profession. Désormais, 63 % des traducteurs indépendants utilisent la traduction assistée par IA, selon l'enquête ELIS, que ce soit sur du texte prétraduit par les clients ou de leur propre initiative. Problème : *« La postédition est souvent payée beaucoup moins cher [que la traduction classique], car les clients pensent que ça va obligatoirement plus vite de reprendre un texte prétraduit, alors que cela nous prend parfois autant de temps »*, commente Nathalie Joffre, traductrice anglais-français depuis douze ans et membre du comité directeur de la Société française des traducteurs, un syndicat de la profession.

Références culturelles

« Traduire, ce n'est pas simplement convertir des mots d'une langue à une autre. C'est comprendre le sens initial, l'adapter au contexte, aux besoins du client, comprendre les non-dits et les références culturelles », complète sa collègue Carol Bereuter, traductrice spécialisée en santé et enseignante à l'IEMT. Jeunes et moins jeunes traducteurs doivent donc mener *« un travail de pédagogie et de sensibilisation »* auprès des clients pour déconstruire les *« fausses croyances »* sur les capacités des IA en traduction.

Mais ils doivent aussi expliquer aux commanditaires que si ces outils peuvent être utiles pour traduire certains documents techniques, par exemple, cela peut rapidement poser problème dans des domaines d'expertise ou pour des textes plus créatifs : traduction marketing et publicitaire, haut de gamme, jeux vidéo, etc. C'est aussi le cas pour la traduction littéraire et d'édition, qui représente moins de 10 % du marché.

Lire aussi la tribune (2024) |  « Non, l'intelligence artificielle ne remplacera pas les traducteurs et les traductrices ! »



« On ne traduit pas de la même manière un contrat, une notice, un support RH, une brochure commerciale ou un message de marque. Tout l'enjeu est de bien savoir quand utiliser l'IA », résume Lucile Munch, secrétaire générale de la Chambre nationale des entreprises de traduction et gérante de l'agence de traduction Citron Caviar. Sur ce point, les jeunes diplômés ont, selon elle, *« une carte à jouer »* : *« Ils maîtrisent les outils d'IA, sont désormais assez bien formés à la postédition et ont peut-être moins d'a priori que les seniors sur ce type de travail... »* Pour sortir du lot dans un secteur mouvant, elle conseille aux jeunes traducteurs de *« développer une expertise le plus tôt possible »*.

C'est précisément le choix qu'a fait Livio (qui ne souhaite pas donner son nom de famille), étudiant en master 2 « traduction spécialisée multilingue » (TSM) à l'université de Lille. Actuellement en stage de fin d'études dans une petite agence, il ambitionne de se spécialiser dans la traduction de brevets. Tout comme le secteur médical, cet environnement hautement technique *« est soumis à des règles de confidentialité strictes et à des questions de responsabilité juridique qui rendent plus difficile l'usage de l'IA »*, justifie-t-il. Le sous-titrage de fiction l'intéresse aussi. Le futur diplômé salue l'approche

pragmatique des formations : « *Les enseignants ne sont ni alarmistes ni catastrophistes sur l'avenir des métiers de la traduction. Ils essaient de nous former au marché de la traduction tel qu'il est, et ils nous donnent des conseils pour tirer notre épingle du jeu.* »

Négocier les tarifs

De fait, savoir traduire parfaitement ne suffit plus. « *L'IA exige un surcroît de compétences chez nos étudiants* », confirme Nicolas Froeliger, coresponsable du master « industrie de la langue et traduction spécialisée » à l'université Paris Cité et vice-président de l'Association française des formations universitaires aux métiers de la traduction (Affumt). La plupart des masters proposent désormais des cours sur l'utilisation des nouveaux outils de traduction boostés à l'IA, et sur la fameuse postédition.

Les étudiants y apprennent comment améliorer leurs capacités de traduction à l'écrit et à l'oral, « *mais aussi à faire des devis, à préparer des entretiens, à négocier leurs tarifs, à piloter des projets de traduction plus complexes* », complète l'enseignant. L'idée étant de favoriser leur insertion en faisant des diplômés des prestataires de « services linguistiques », selon le terme en vogue. Soit des professionnels « *capables d'assurer la traduction complète d'un document, du texte brut à la gestion d'autres professionnels au sein d'une agence, en passant par le pilotage d'un projet, le contrôle de la qualité linguistique de textes, etc.* », détaille Katell Hernandez-Morin, présidente de l'Affumt et responsable du master « traduction et interprétation » à l'université Rennes-II.

Lire aussi le décryptage (2025) |  [L'IA grignote inexorablement le travail des traducteurs littéraires](#)



Malgré ce climat anxiogène, les responsables interrogés s'accordent à dire qu'ils ne constatent pour l'instant pas de baisse du nombre d'étudiants frappant aux portes de leur formation. Des jeunes qui ont désormais, pour la plupart, développé une utilisation des outils d'IA durant leurs années de licence. Mais Fabienne (elle ne souhaite pas donner son nom de famille), étudiante en master à l'université Rennes-II, s'interdit d'utiliser ChatGPT pour la traduction, en dehors de ses cours de postédition. « *Le risque, c'est qu'à force de se faire aider par l'IA on n'arrive plus à "penser" la traduction par nous-mêmes* », raconte la jeune femme de 28 ans, qui a déjà validé un master de droit et veut se spécialiser en traduction juridique.

Afin d'éviter cette dépendance cognitive des étudiants, mais aussi l'« effet d'ancrage » (qui pousse le traducteur à accepter trop facilement la première proposition générée par la machine), les enseignants misent sur l'esprit critique. A l'université de Lille, Benjamin Holt, responsable du master « TSM », confronte ses étudiants « *aux limites des IA en leur faisant comparer les traductions proposées par différents outils* ». Ici comme ailleurs, les exercices de traduction sans aucune assistance sont aussi souvent de mise, tout comme les bons vieux examens papier-crayon.

Professionnalisation oblige, les étudiants sont régulièrement invités à répondre à des commandes fictives. L'enjeu est bien de cultiver l'excellence, car l'enseignant en est certain : « *L'IA va permettre aux meilleurs traducteurs d'être encore plus efficaces, mais risque de prendre la place de ceux qui n'ont pas les bonnes compétences et travaillent comme des machines.* »

Séverin Graveleau

Le Monde avec Gymglish

Découvrir



Améliorez votre orthographe

Perfectionnez votre écriture avec nos leçons personnalisées.